

Jalons pour l'anthropologie urbaine (communication inédite)

Jacques Gutwirth

► **To cite this version:**

Jacques Gutwirth. Jalons pour l'anthropologie urbaine (communication inédite). Colloque international du CNRS, " La pratique de l'anthropologie aujourd'hui ", organisé par l'AFA (Association française des anthropologues), Co-responsables Marceau Gast, Michel Panoff, Jacqueline Thomas, Albert Ducros, Centre international d'études pédagogiques de Sèvres, 19, 20, 21 novembre 1981., 1981, Paris, France. Association française des anthropologues (AFA), 32 p., 1981. <halshs-00004794>

HAL Id: halshs-00004794

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00004794>

Submitted on 3 Oct 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JALONS POUR L'ANTHROPOLOGIE URBAINE

Jacques Gutwirth

[Communication inédite, atelier « Sociétés urbaines et industrielles », direction Jacques Gutwirth, Colloque international, « La pratique de l'anthropologie aujourd'hui », organisé par l'AFA (Association française des anthropologues), Co-responsables Marceau Gast, Michel Panoff, Jacqueline Thomas, Albert Ducros, Centre international d'études pédagogiques de Sèvres, 19, 20, 21 novembre 1981.

Une version partielle a été publiée : « Jalons pour l'anthropologie urbaine », *L'Homme*, 22-4, Etudes d'anthropologie urbaine (n° dirigé par Jacques Gutwirth), 1982, pp. 5-23.
[Bientôt en ligne sur www.persee.org]

Une récente journée d'étude (16 mars 1981) organisée par la Société d'Ethnologie française (S.E.F.), consacrée à « l'anthropologie dans le champ urbain » montre que cette sous-discipline commence enfin à être reconnue comme légitime en France.

Cette journée permet aussi de constater que des jeunes anthropologues qui n'ont jamais travaillé sur des terrains dits « classiques » n'en pratiquaient pas moins des recherches fructueuses, notamment dans divers types de villes en France. Cependant les débats révélaient aussi que ces travaux n'étaient pas encore suffisamment inscrits dans des problématiques générales, que les recherches et les réflexions théoriques sur l'anthropologie urbaine publiées à l'étranger, surtout en anglais, étaient mal ou peu connues. Or une anthropologie sociale et culturelle dans le contexte de la ville soulève de nombreuses questions pour ceux qui la pratiquent comme pour ceux qui la voient se développer désormais à côté de recherches situées dans des lieux plus traditionnellement pratiqués par les anthropologues.

Cette situation un peu inconfortable est néanmoins fort compréhensible. L'« anthropologie urbaine », pour lui donner son appellation courante quelque peu schématique (voir infra p. 6) mais néanmoins suffisamment significative¹, n'a jusqu'à présent été que peu enseignée dans les universités françaises. Il est superflu d'ajouter que cette spécialité n'apparaît pratiquement pas dans les rares manuels ou livres généraux d'anthropologie, anciens et nouveaux, dont disposent les étudiants.

Ainsi donc une spécialisation se développe cahin-caha, sans que soient posés dans les meilleures conditions de redoutables questions et problèmes de méthode, d'épistémologie, de théorie, d'objet ou de champ de recherche, de rapports avec d'autres disciplines. Car il y a bien là un changement important par rapport au domaine

¹ Je ne reviendrai pas sur la vieille querelle concernant les termes « anthropologie » ou « ethnologie ». Dans le cas qui nous intéresse ici, la notion d'« anthropologie urbaine » est devenue courante à l'étranger, notamment aux Etats-Unis. Elle me paraît pertinente en français car elle distingue bien un type d'activité associée à son lieu d'exercice.

de l'anthropologie « classique » qui, il est vrai, a elle-même bien évolué depuis l'étude des « peuples primitifs » australiens ou amérindiens jusqu'à celle, devenue courante, des villages de Bretagne ou de Bourgogne.

Pourtant l'anthropologie urbaine n'est pas une nouveauté scientifique ; on peut considérer qu'elle fut « officiellement » reconnue, lorsque Clark Wissler, conservateur de la section d'anthropologie de l'*American Museum of Natural History*, grand spécialiste des amérindiens, préfaça en 1929 la première édition du désormais classique ouvrage de Robert S. Lynd et Helen Merrell Lynd, *Middletown, A Study in Modern American Culture*.

Mais, comme on le verra plus loin, les sources de l'anthropologie urbaine sont plus anciennes ; d'autre part, contrairement à une opinion assez répandue, elles ne sont pas seulement américaines ; les origines géographiques sont diverses, notamment en Afrique. C'est presque depuis un demi-siècle, mais surtout depuis vingt cinq ou trente ans, que beaucoup d'anthropologues ont rencontré le fait urbain en découvrant sur le terrain l'émigration des ruraux, leur urbanisation. Enfin, depuis une quinzaine d'années une prise de conscience plus accentuée s'est produite. Quatre volumes d'Actes du IX^e Congrès International des Sciences anthropologiques et ethnologiques (ICAES Chicago, 1973), intitulés *Migration and Development, Migration and Urbanization. Processes of Urbanism, Urbanization in the Americas from its Beginnings to the Present* en témoignent (Safa & Du Toit, 1975 ; Du Toit & Safa, 1975 ; Aschenbrenner & Collins, 1978 ; Schaedel, Hardoy & Scott Kinzer, 1978).

Le premier livre titré *Urban Anthropology* paraît en 1968 (Eddy, 1968) ; on peut considérer que c'est vers cette date que l'anthropologie urbaine s'établit, et comme domaine autonome de recherche et comme discipline universitaire. Cette structuration est d'abord américaine (mais, comme on le verra plus loin, jamais exclusivement). A partir de 1972, Jack Rollwagen dirige aux Etats-Unis une revue spécialisée, *Urban Anthropology*, qui présente et des recherches ponctuelles et des problèmes généraux. Les *readers*, des « lectures » mêlant des études de cas, des extraits de texte parus ailleurs, des réflexions méthodologiques et autres paraissent, tous aux Etats-Unis. La publication de ce genre d'ouvrage, principalement destinés aux étudiants, témoigne que dans ce pays l'anthropologie urbaine fait désormais partie du cursus universitaire.

Enfin paraissent aussi quelques ouvrages, dont les auteurs, selon des modes divers tentent d'organiser un examen général de l'anthropologie urbaine.

Trois ouvrages récents de ce dernier type, remplis d'aperçus sur des cas de recherche, de réflexions théoriques et méthodologiques, de données bibliographiques, me paraissent particulièrement précieux pour poser quelques jalons d'une anthropologie urbaine.

Les auteurs de ces trois livres sont Richard Basham, Edwin Eames et Judith Granich Goode, Ulf Hannerz². J'userai d'initiales pour abrégé : R. B., E. & G., U. H.

On observera que, pour deux de ces livres, la spécialisation urbaine se rattache à la tradition de l'« exotisme » distanciant de la pratique anthropologique. Tous trois sont parus aux Etats-Unis, mais R. B. et U. H., qui ont fait des recherches et enseigné dans ce pays, résident et enseignent actuellement dans leurs pays d'origine : R. B. à Sidney, Australie, et U.H. à Stockholm, Suède.

L'intérêt de ces trois ouvrages, c'est qu'ils sont très différents et quasiment complémentaires. Leurs sous-titres dans l'ordre de leur parution, correspondent en quelque sorte à un itinéraire de réflexion : en 1977, chez E. & G. il s'agit – d'ailleurs de manière très fouillée – d'une « introduction à l'anthropologie urbaine » ; en 1978, chez R. B., on atteint, avec de nombreux exemples à l'appui, le palier de l'« étude transculturelle des sociétés complexes » ; en 1980, U. H. présente des voies originales d'« investigations pour une anthropologie urbaine ». Certes on retrouve les trois types de démarche dans les trois livres, mais schématiquement ceux-ci apparaissent comme des degrés de développement d'une sous-discipline, avec des problèmes de départ, la volonté d'universaliser, puis la constitution originale de la spécialisation.

Plutôt que d'analyser chacun des ouvrages, il me paraît utile de marquer grâce à eux des repères pour l'anthropologie urbaine en France. Je tenterai de souligner les apports originaux de chaque ouvrage, mais j'indiquerai aussi certaines lacunes, après tout ils constituent des étapes. J'apporte aussi parfois des observations complémentaires, par exemple des vues sur le retard pris par la sous-discipline en Grande-Bretagne et surtout en France ; enfin, dans mes conclusions, je soulève quelques problèmes non abordés ou, à mon avis, insuffisamment traités.

Des questions préalables

Tous nos auteurs, sachant bien que l'anthropologie urbaine est un fait récent, tentent plus ou moins de résoudre certaines « questions préalables » : une telle anthropologie est-elle légitime ? Que veut-on dire par « urbain » ou ville ? Y a-t-il des spécificités méthodologiques et autres lorsque cette approche et un tel lieu sont associés, etc ?

La légitimité de l'anthropologie urbaine – on s'en doute – est acceptée à l'unisson. R. B. observe que l'anthropologue n'est pas seulement le conservateur de styles disparus, mais aussi l'observateur du vivant et de l'actif ; il doit donc

² Robert Basham : *Urban Anthropology. The Cross-Cultural Study of Complex Societies* , Palo Alto (Californie, 94301), Mayfield Publishing Company, 1978, 353 p. (bibliographie par chapitre, index, photos).

Edwin Eames et Judith Granich Goode : *Anthropology of the City. An Introduction to Urban Anthropology*, Englewood Cliffs (New Jersey, 07632), Prentice Hall Inc., 1977, 344 p. (références spécialisées en notes et bibliographie générale, index d'auteurs et de thèmes).

Ulf Hannerz : *Exploring the City. Inquiries Toward an Urban Anthropology*, New York, Columbia University Press, 1980, 378 p. (bibliographie, index).

s'accommoder aux réalités d'un monde qui s'est bien transformé depuis les débuts de l'anthropologie. Evoquant notamment les travaux de Redfield (1960, a,b), R. B. et G. & E. soulignent que l'étude de la communauté villageoise constitue une étape vers l'anthropologie urbaine. Redfield lui-même n'était pas indifférent au destin de la « petite communauté » et de la « culture folk » rurales dans la perspective de l'exode à la ville, de l'urbanisation, de l'influence de la société globale. A chaque fois le déplacement au niveau de l'objet est accompagné non seulement de changements méthodologiques mais aussi de mutations dans les perspectives qui sous-tendent les recherches. Or l'anthropologie – faut-il le rappeler ? – est née au XIX^e siècle dans le sillage de l'évolutionnisme des sciences naturelles, à la recherche des sources « inférieures primitives » de « notre » civilisation moderne « supérieure » et « complexe ». Mais, E. & G. le soulignent, au fur et à mesure que l'anthropologie quitte la sphère des hypothèses pour l'observation directe « sur le terrain », elle devient, par nécessité scientifique, comparative entre les divers « eux » et les « nous ».

L'extension du champ de l'anthropologie à notre propre civilisation, notamment sous ses aspects ruraux, participe à ces ajustements, que l'anthropologie urbaine contribue à poursuivre.

Certes en ville aussi, et les trois ouvrages le signalent avec regret, il y a encore des objets privilégiés : déviants, marginaux, couches sociales « inférieures ».

Pas plus que les préoccupations ou les motivations des autres secteurs de l'anthropologie, celles de l'anthropologie urbaine ne sont innocentes. Néanmoins – G. & E. le signalent – les dossiers de l'anthropologie urbaine, par comparaison avec ceux des sociologues, des économistes ou des politologues, se caractérisent par moins d'ethnocentrisme, moins de préjugés, moins de jugements de valeur.

Une préoccupation, commune à tous les auteurs, est de distinguer les techniques, les méthodes de l'anthropologie face à celles d'autres disciplines sur le champ urbain. Tous proclament que l'anthropologie urbaine continue à se caractériser par l'observation directe, plus ou moins participante, enfin par une tendance au holisme, à l'étude globalisante. U. H. lui met particulièrement l'accent sur l'apport ethnographique : les bonnes descriptions, les dossiers solides sont toujours d'une grande importance ; j'y reviendrai car U. H. présente une ethnographie proprement urbaine dont l'intérêt est certain.

Aucun auteur ne doute que l'observation directe et l'ethnographie soient nécessaires et aussi praticables sur le champ urbain ; par contre le holisme fait problème. Certes la « community study approach » inspirée d'ailleurs de l'ethnologie rurale, a cette ambition totalisante. Il y eut donc des tentatives en ce sens ; j'ai déjà fait allusion à l'ouvrage des Lynd (1929) ; il y eut aussi plus tard W. Lloyd Warner qui, après avoir travaillé chez les aborigènes australiens, entreprend avec la collaboration d'une équipe, l'étude de *Yankee City* (1963). Il s'agit, en plusieurs volumes, d'une vision sous des angles multiples (y compris non anthropologiques) d'une ville industrielle de la Nouvelle-Angleterre.

Cette entreprise ne connut pas de suite ; il n'était pas envisageable d'étudier de cette manière totalisante des villes comme Londres, New York, etc. Par ailleurs, la

tentation des « modèles de culture » n'est pas absente en anthropologie urbaine. E. & G. citent une étude (Leeds, 1968) qui compare les comportements extrovertis, « sensuels » des « Cariocas » de Rio de Janeiro sur les plages, les promenades et les attitudes beaucoup plus introverties et discrètes des habitants de São Paulo, en les référant aux fonctions des deux villes : dans la première, la capitale (jusqu'en 1960), les élites administratives doivent sans cesse faire valider par le public leur prestige et leur pouvoir ; dans la seconde, les élites financières et industrielles ont plutôt intérêt à la valorisation de la vie privée. Ce type d'approche, pour suggestif qu'il soit, suscite une tendance aux stéréotypes simplificateurs. Une vue globalisante paraît seulement applicable à des villes de petite dimension, telle la ville minière brésilienne de 1 500 habitants (petite, mais caractéristiquement urbaine), décrite par Marvin Harris (1956).

L'« anthropologie urbaine » – c'est pourquoi son nom n'est pas tout à fait adéquat – va s'exercer *dans* la ville (et le suburbain³) plutôt que *sur* la ville. Mais la notion d'un espace limité d'observation demeure fréquemment importante. Ainsi Gans (1962) étudie le quartier ethnique de « la petite Italie », le West End à Boston ; Liebow (1967) observe un carrefour de Washington, lieu de rencontre de noirs désœuvrés. Spradley et Mann (1975) situent leur lieu d'enquête dans un bar. L'anthropologue urbain examine donc plutôt un secteur spatialement circonscrit ou alors une question spécifique, par exemple la vision du monde, les « catégories cognitives » d'un groupe particulier telles celles des prostituées (James, 1972).

Il est bien d'autres constructions d'objets déjà pratiqués (et d'autres praticables) en anthropologie urbaine – du quartier circonscrit au réseau informel –, mais de toute manière il n'est plus question de holisme gigantesque.

Parmi les préalables, j'examinerai la question celle du regard « distancié », mais aussi celle des accointances de l'anthropologue avec son terrain. E. & G. notent que l'étranger – ils citent le cas de U. H. qui a étudié un ghetto noir de Washington (Hannerz, 1968) – pratique la distance classique de l'anthropologue. Cependant les grandes villes américaines, mais aussi bien d'autre présenteraient pour l'étranger des difficultés d'appréhension générale, obstacle que l'anthropologue local serait plus apte à confronter. Cette familiarité préalable pourrait néanmoins constituer un handicap, la capacité d'observation du chercheur étant réduite par sa fréquentation habituelle des traits culturels d'ensemble. Il est vrai, d'autre part, que dans des villes très complexes – Calcutta, New York, Singapour, etc – l'anthropologue local pourra plus facilement et plus rapidement relier le secteur qu'il observe à son contexte. En définitive, il s'agit d'un problème non pertinent : la diversité urbaine est telle que l'anthropologue, même local, se trouvera « distancié » face à des milieux qui ne lui sont pas habituels. Et même pour l'observation de secteurs « familiers » la distance devient réelle dans la mesure où le chercheur confirmé prend conscience de son rôle d'observateur (après tout c'est bien ce que fait le psychologue dans ses consultations).

³ On pourrait envisager une « anthropologie suburbaine » étant donné le développement, sous des modalités diverses, de ce prolongement de l'urbanisation. Certains travaux (Pétonnet, 1979) s'y appliquent d'ailleurs explicitement. Néanmoins il n'y a pas (encore ?) de dissociation effective des champs. L'anthropologie urbaine englobe donc, jusqu'à nouvel ordre, la ville, la banlieue, enfin la conurbation, la mégalopole.

D'autre part, pour l'étude de certains problèmes spécifiques, il faut précisément des familiarités, des accointances avec le milieu que l'on veut observer. Ces accointances, selon les cas, peuvent être aussi bien le fait de l'anthropologue venu de loin, mais qui a des relations, que du chercheur local ; elles sont toutefois indispensables pour étudier des milieux clos ou très discrets sur leurs activités. Ainsi – des recherches me l'ont prouvé – pour étudier le complexe milieu de l'industrie et du commerce diamantaire de New York, où les hassidim jouent d'ailleurs un rôle assez considérable, mes connaissances préalables de ces deux milieux à Anvers (Gutwirth, 1970) représentent un atout important.

Dans ce cas, je suis un anthropologue « qui débarque » mais G. & E. citent l'exemple de Laura Nader (1974) qui a pu pénétrer et étudier une firme d'avocats à Washington car elle est proche parente et homonyme de Ralph Nader, avocat célèbre aux Etats-Unis. A contrario on connaît l'exemple d'étudiants anthropologues qui se sont fait mettre à la porte d'un milieu similaire faute de culture juridique suffisante ! Dans les recherches en milieu urbain, les affinités sociales, la connaissance au moins approximative du milieu visé sont souvent des atouts précieux.

Sans épuiser toutes les questions « préalables », il reste un point à examiner, presque obsessionnel pour certains anthropologues : en quoi l'anthropologue urbain va-t-il se distinguer de son frère ou cousin très proche, le sociologue urbain ? U. H., se référant à Leach (1967), rappelle que pour le sociologue le champ d'observation est constitué d'unités de population et d'individus, alors que l'anthropologue s'intéresse à des systèmes de relation, à des faits d'interaction et d'interdépendance. U. H. n'ignore pas l'importance de la *culture* mais pour lui, dans le contexte urbain, celle-ci est plus facilement conceptualisable lorsque la description de la structure sociale est déjà bien avancée, ce qui me paraît discutable car en anthropologie urbaine, comme dans toute étude anthropologique, la progression de la recherche se fait le plus souvent conjointement sur le plan du social et du culturel. Mais U. H. a raison de dire que les sociologues tendent plutôt à l'abstraction, à la réduction de la diversité ethnographique que l'anthropologue urbain, lui, continue à prendre largement en compte.

Je ne pense pas qu'il faille aller plus avant ici dans la recherche d'une identification tranchée pour l'anthropologie urbaine. En vérité elle est ancrée dans l'anthropologie classique et par ses méthodes, et par bien des concepts et des problèmes traités. Elle pourrait, comme je tenterai de le montrer, tirer encore plus parti de l'anthropologie « traditionnelle » dont elle est largement issue.

Néanmoins, comme pour tout ce qui touche à l'urbain, il ne peut y avoir de frontières tracées au cordeau entre disciplines ; des points d'intersection et de recouvrement existent inévitablement, notamment avec la sociologie urbaine. Les sources des deux approches sont d'ailleurs en partie communes.

Les origines de l'anthropologie urbaine. L'école de Chicago

Une discipline nouvelle, tout comme, semble-t-il, une nouvelle secte ou un nouveau mouvement religieux, a besoin de légitimation par l'enracinement historique.

Dans le cas de l'anthropologie urbaine, il s'agit plus précisément de la recherche des précurseurs, des conditions de la naissance de la discipline.

Les trois ouvrages dont je me sers consacrent des pages à l'influence et au rôle de l'« Ecole de Chicago » ; U. H. accorde un chapitre entier (quarante pages) aux « Ethnographes de Chicago » et je lui dois beaucoup pour ce qui suit ici.

En 1892, un département de sociologie est fondé à l'Université de Chicago. Une des tendances qui s'y manifeste, notamment sous l'influence de William I. Thomas, insiste sur la nécessité d'études empiriques et d'une compréhension des vues des participants à un système social, ce que les anthropologues appellent aujourd'hui une vision émiqne, compréhensive.

L'école de Chicago est aussi le berceau de théories sur l'écologie humaine, conçue dans la perspective d'une sociologie de l'espace, dont l'influence joue aujourd'hui encore en sociologie urbaine (Bogue, 1976). Mais ce milieu n'était nullement homogène ; certains refusent cette voie qui conduit à des recherches abstraites fondées sur des données quantitatives. Parmi eux, il y avait Robert Park, qui eut notamment comme étudiant Robert Redfield (qui devint son gendre !). Dans un article fort souvent cité, Park (1915) se réfère aux travaux de Lowie et de Boas comme sources d'inspiration méthodologique pour l'étude du « North Side » ou de la « Petite Italie » à Chicago ou même pour observer les « coutumes plus sophistiquées » des résidents de Greenwich Village à New York.

U. H. présente quelques études inspirées par l'article de Park. En 1923, paraît un ouvrage (Anderson, 1961) sur le « hobo », l'ouvrier migrant, l'homme à tout faire d'une Amérique encore en expansion vers sa « frontière », vers des espaces neufs. L'auteur a lui-même été « hobo » dans sa jeunesse ; il avait un passé, des liens sociaux, une connaissance du milieu qui facilitaient l'observation, en un mot ces accointances souvent importantes en anthropologie urbaine. En 1927 (Thrasher, 1963), il y a la parution d'une étude pionnière sur la délinquance, *The Gang*. Ce livre montre notamment que les gangs sont localisés dans des quartiers à population changeante, ethniquement très mélangée, en majorité des immigrants ; néanmoins les gangs se constituent surtout selon des profils ethniques. À l'origine, ce sont souvent de petites bandes scolaires qui avec l'adolescence se transforment en délinquants. Les gangs se muent aussi quelquefois en sociétés secrètes, en équipes rémunérées servant la machine électorale des grands partis, enfin en respectables clubs athlétiques ou autres associations formalisées. Thrasher, qui se réfère pourtant à des idées-force de l'école de Chicago, sur le désordre social et l'anomie de la condition urbaine, observe que le gang constitue, de fait, une structure substitutive d'adaptation, là où la société a échoué. Au sein de la mosaïque urbaine d'immigrés, les systèmes particularisants ont effectivement des fonctions ambivalentes, à la fois isolantes et adaptatives ou accommodatrices (Ertel, 1980 : 94-95).

L'étude de ces gangs est aussi indicative de l'une des tendances qui va se développer en anthropologie urbaine ; l'observation et l'étude de groupes-réseaux plus ou moins informels.

L'étude de Paul Cressey (1932, 1969), consacrée au *Taxi-Dance Hall*, qui prospecte des phénomènes également peu formalisés, se situe néanmoins dans une perspective assez différente, Elle examine à partir d'un espace urbain bien déterminé, la salle de danse, un carrefour socio-culturel. Ces salles sont exploitées par des Gréco-Américains marginaux à leurs milieux d'origine. Les jeunes danseuses, qui sont sur la pente d'une mobilité descendante, ont souvent une origine polonaise. La clientèle est surtout d'origine orientale : des immigrés des Philippines, des solitaires marqués par la discrimination raciale. U. H. remarque qu'il s'agit d'une étude ethnographique pionnière sur une situation nodale en milieu urbain. Un tel type de recherche me paraît aussi conforme à la vocation de l'anthropologie : elle contribue par la connaissance d'un dossier à nuancer les jugements à l'emporte-pièce, que suscitent de tels « lieux de perdition ».

R. B., G. & E., et U. H. (d'autres anthropologues urbains aussi) sont tous d'accord pour penser que les thèses de l'école de Chicago sur l'anomie et le désordre social urbains, soutenues notamment dans une étude bien connue de Wirth (1938, 1979), sont simplistes. Les hommes et les groupes s'adaptent avec plus ou moins de bonheur à la ville ; l'anarchie et l'absence de normes qui y régneraient recouvrent plutôt une diversité de normes et de valeurs, d'innombrables modes de sociabilité et de culture, souvent conflictuels il est vrai. Mais l'aliénation psychologique et le conflit social sont-ils l'apanage des villes ?

En tout cas l'école de Chicago a connu des prolongements importants encore aujourd'hui, notamment avec une ethno-sociologie urbaine originale dont il sera traité plus loin.

Les origines de l'anthropologie urbaine. Des Africanistes.

Une anthropologie urbaine influencée par l'Ecole de Chicago, comme le constatent G. & E., présente aussi le risque de considérer de manière ethnocentrique la ville européenne ou américaine comme le paradigme des villes dans d'autres parties du monde⁴. Mais U. H., dans son historique, montre bien que l'anthropologie urbaine actuelle a des sources ailleurs, notamment en Afrique, chez des anthropologues africanistes. Peter C. Gutkind, un africaniste, est d'ailleurs l'auteur d'un des premiers ouvrages généraux d'anthropologie urbaine (1974) ; cet ouvrage est fondé essentiellement sur des recherches pratiquées en Afrique⁵. Son sous-titre, « perspectives sur l'urbanisation et l'urbanisme du Tiers-Monde » indique bien les phénomènes qui ont suscité cet intérêt.

⁴ G. & E. consacrent un vaste chapitre à l'origine, au développement, aux fonctions des villes, avec notamment leur rapport au contexte global. Il n'est pas possible d'aborder ce vaste sujet dans le cadre de cette présentation. G. & E. soulignent que bien des historiens, notamment ceux influencés par les travaux de Henri Pirenne, ont étudié les villes d'Afrique et d'ailleurs dans une perspective européenocentriste. Par contre, les géographes – parce que hommes de terrain, je pense – ont su éviter cette erreur.

⁵ Observons que Gutkind enseigne à l'université McGill à Montréal et que son livre a été publié aux Pays-Bas. Un certain « cosmopolitisme » marque donc bien l'anthropologie urbaine, malgré la prédominance jusqu'ici de son développement aux Etats-Unis.

Mais U. H. fait découvrir des sources plus anciennes. Il montre le rôle du Rhodes-Livingstone Institute créé en 1937 en Rhodésie du Nord, devenu en 1964 l'« Institut for Social Research » de l'université de Zambie. Influencés par l'anthropologie sociale britannique, les travaux des anthropologues de cette école sont moins riches en détails ethnographiques que ceux des chercheurs de Chicago, mais ils sont marqués par des soucis méthodologiques, par des analyses et une conceptualisation plus approfondis.

L'école du Rhodes-Livingstone Institute, notamment avec Wilson, s'est d'abord intéressée à la détribalisation dans les villes minières du Copperbelt (Wilson, 1941, 1942). Or cette détribalisation est liée à la condition de mineur, d'ouvrier subissant des conditions déterminées de production, ainsi que la ségrégation raciale. Dans la ville minière de Broken Hill, 17 000 habitants, la grande majorité noire se trouve sous la domination totale du dixième de population blanche restante. Wilson qui se veut fonctionnaliste se rend bien compte aussi du déséquilibre social et économique qui tend à se développer entre la société rurale d'origine et celle de la ville minière (il pense qu'un « équilibre » sera trouvé). Mais dans un cas comme dans l'autre, les hommes pratiquent socio-culturellement l'ordre économique et les rapports de production à caractère monétaire du système colonial. U. H. citant Wilson (1942 :18), signale que 60 % des revenus salariaux des Africains à Broken Hill sont dépensés pour des vêtements. En partie, il s'agit d'instruments d'échanges de type divers (dons, etc.) avec la parentèle restée au village. Mais une robe, un costume sont aussi des moyens d'affirmation et de concurrence symbolique avec les colonisateurs dans les lieux publics de la ville, d'autres éléments de prestige – maisons, mobiliers de prix, clubs « exclusifs » – leur étant interdits. L'anthropologue, avec ses analyses fines, peut donc rendre compte comment les relations sociales et économiques entre ruraux et urbains, la condition ouvrière et une expression symbolique (qui préfigure des développements ultérieurs) s'enchevêtrent dans cette situation coloniale.

L'anthropologie urbaine africaniste doit beaucoup à l'influence de « l'Ecole de Manchester » notamment à Max Gluckman.

Une boutade célèbre de Gluckman – « An African townsman is a townsman, an African miner is a miner » – qui, selon U. H. relèverait de l'influence du marxisme, correspond à certains apports d'anthropologues du Rhodes Livingstone Institute, notamment sur le thème de la détribalisation. Selon les vues conventionnelles des administrateurs coloniaux, et aussi d'anthropologues de générations antérieures, celle-ci serait un phénomène lent. Les disciples de Gluckman montrent que c'est inexact. Mitchell (1956) analyse par exemple un rituel de danse, le Kalela, exécuté régulièrement le dimanche après-midi dans la ville de Luanshya par une vingtaine de danseurs. Bien que tous d'origine Bisa, ils intègrent dans cette danse des éléments d'origine diverse, y compris l'imitation, non péjorative, des Blancs. Exécuté devant un public hétérogène, ce phénomène marque que le tribalisme d'origine est déjà fort entamé par les conditions nouvelles d'existence.

Epstein (1958), toujours cité par U. H., montre aussi comment lors d'une élection syndicale les autorités coloniales tentent vainement de faire jouer les structures tribales et d'imposer les chefs traditionnels. Graduellement, les ouvriers africains

s'unissent dans des structures syndicales unitaires qui effacent les démarcations anciennes. Certes, le poids du passé, comme Mitchell et Epstein le montrent, subsiste ; enfin, le processus de détribalisation n'est ni unilatéral ni schématique. Les retours aux sources et les rapports avec le village et le groupe d'origine sont constants. Cette constatation est d'évidence pour les nombreuses études d'anthropologie urbaine suscitées par l'exode rural et l'urbanisation.

L'anthropologie urbaine récente : les Etats-Unis, la Grande- Bretagne, la France

C'est depuis un peu plus de dix ans que l'anthropologie urbaine apparaît comme une sous-discipline autonome aux Etats-Unis, non sans certaines oppositions, malgré les précédents de l'Ecole de Chicago et les autres travaux précurseurs. U. H. citant Benet (1963) affirme que les anthropologues étaient notoirement agoraphobiques, anti-urbains par définition. Mais on l'a constaté, des anthropologues américains s'étaient déjà engagés aux Etats-Unis, au Brésil et ailleurs dans des travaux ponctuels urbains. Harris (1956), Gans (1962), Liebow (1967) et bien d'autres étaient de ceux-là. Hannerz lui-même (1969) avait étudié les ghettos noirs à Washington. En 1968, c'est un colloque qui fut à l'origine de la publication du premier livre intitulé *Urban Anthropology* (Eddy, 1968) et depuis lors le « décollage » s'est accentué. Les Etats-Unis sont le pays où les recherches et l'enseignement en ce domaine se sont développés.

G. & E. tentent d'analyser les raisons de cet essor. Le milieu universitaire en général aurait été gagné aux études urbaines, ce qui a affecté aussi les anthropologues. Il y aurait aussi des raisons prosaïquement financières : moins de ressources pour les enquêtes longues et coûteuses sur des terrains lointains. Enfin, il y aurait aussi la conscience accrue de la responsabilité des anthropologues envers leur propre société. Il est bien difficile de faire de l'histoire immédiate sur une période encore si proche, sur des développements encore en cours. Les raisons évoquées par G. & E. me paraissent insuffisantes. Néanmoins l'urbain et le suburbain sont devenus tellement prégnants dans la société américaine que les anthropologues, qui avaient d'ailleurs toujours travaillé dans les limites de leur propre pays – sur les Indiens, bien sûr – devaient presque nécessairement le rencontrer, d'autant plus que la tradition culturaliste de l'anthropologie confluaient vers les années 1970 avec une accentuation nouvelle sur l'ethnicité, la diversité des cultures dans le pays, notamment dans les villes. Enfin l'empirisme, le pragmatisme scientifique, le très grand potentiel anthropologique des universités américaines, le goût de l'innovation dans la recherche scientifique, créaient des conditions favorables à ce nouveau courant de recherche.

Ceci m'amène à une interrogation sur ce qui s'est passé en Grande-Bretagne et en France, deux pays dont les chercheurs ont beaucoup contribué à l'essor de la science anthropologique.

La Grande-Bretagne apparaît paradoxalement comme un pays pionnier, où toutefois le mouvement des recherches s'est comme figé au seuil d'une « anthropologie urbaine » en titre.

Selon U. H. l'influence de Max Gluckman n'a pas fait sortir les travaux de certains domaines limités, tel celui de la détribalisation et de l'urbanisation, surtout en Afrique (Mayer, 1961, 1962 ; Mitchell, 1966).

Pourtant au cours de la décennie 1950-60, des travaux de valeur sur la famille et la parenté à Londres sont entrepris, notamment par Raymond Firth (Firth & Djamour, 1956) et par d'autres (Young & Willmott, 1957). D'ailleurs avec les travaux de Elizabeth Bott (1957), un autre pas important est accompli ; elle associe dans une recherche, également à Londres, l'étude de la parenté à celle du « réseau social », phénomène particulièrement important en ville (voir plus loin). Ces études de réseau vont d'ailleurs se développer (Mitchell, 1969).

D'autre part Frankenberg (1966) accomplit un travail comparatif sur la vie sociale britannique, du village à la conurbation, dans une perspective explicitement évolutionniste. L'hypothèse évolutionniste, trop ambitieuse peut-être, est sous-entendue aussi dans le titre d'un livre, par ailleurs fort innovateur et utile (Banton, 1966) sur l'« Anthropologie sociale des sociétés complexes ».

Peut-être le prisme d'une anthropologie sociale trop limitée aux études de parenté et de réseau, et à l'opposé l'ambition démesurée de style évolutionniste visant tous les secteurs de la société complexe, ont-ils contribué à ce que l'anthropologie urbaine en tant que telle n'ait pas pris corps en Grande-Bretagne ?

Qu'en est-il de la France ? Comme je l'ai dit au départ, la structuration du champ y est encore peu avancée. Pourtant l'intérêt pour les migrations à la ville et l'urbanisation, notamment chez des Africanistes, s'est manifesté dès les années 1950. R. B. cite d'ailleurs un travail de Rouch (1956) sur les migrations saisonnières du Niger au Ghana et de Meillassoux (1968) sur des modalités d'urbanisation. On peut aussi citer le travail de S. Bernus (1968) consacré à Niamey. Mais hormis Balandier (1955), qui reste un pionnier en ce domaine, cette voie ne paraît pas avoir séduit.

Plusieurs facteurs pourraient avoir joué en ce sens. Ainsi l'urbanisation accélérée, avec le développement de vastes centres administratifs et l'industrialisation, ne s'est manifestée que tardivement et dans des aires limitées de l'Afrique essentiellement « francophone » étudiée par ces anthropologues. J'observe que le livre de Meillassoux, publié uniquement en anglais, résulta d'une demande de la National Science Foundation des Etats-Unis. Or, lui et d'autres anthropologues économiques africanistes se sont, en définitive, peu intéressés à la ville, ce qui donnerait consistance à l'hypothèse « infrastructurelle ». Mais celle-ci suffit-elle ? On peut aussi avancer que l'importance prépondérante accordée par bien des anthropologues africanistes prestigieux des dernières décades à l'étude des systèmes de pensée et des modèles d'organisation sociale de type traditionnel, ont conduit à l'abandon du champ de l'urbanisation et de l'urbain à d'autres disciplines (géographie, sociologie), notamment en Afrique.

Mais il est aussi un facteur théorique à évoquer : l'influence directe ou indirecte de la perspective structuraliste.

On sait que Lévi-Strauss (1958 : 311-317) différencie les modèles mécaniques et les modèles statistiques ; par exemple, pour le système matrimonial les modèles

statistiques sont propres à « notre société » (surtout urbaine). Donc avec le passage à un autre ordre de grandeur, on se situe aussi dans une perspective scientifique autre. Certes, il s'agit ici pour Lévi-Strauss de situer l'*analyse structurale*, non l'ensemble des méthodes en anthropologie. Mais plus loin (p. 320), il reste aussi pour le moins réservé quant aux possibilités d'études en ethnologie d'espaces non isolés, de communautés complexes.

Nombre d'anthropologues ont interprété les vues de Lévi-Strauss à la lettre, d'où un désintérêt pour « notre société ». Malgré tout, des anthropologues d'inspiration structuraliste se sont intéressés à des faits ruraux, notamment en France ; or ces faits ne sont pas vraiment isolables de la société complexe. Peut-être un jour des structuralistes s'intéresseront-ils au domaine urbain où, par exemple dans le champ du symbolique ou de la sémiotique, il y a certainement à établir tout autant des modèles d'ordre qualitatif que quantitatif.

Néanmoins, des travaux d'anthropologie urbaine ont commencé à paraître en France, à partir de 1968 (Bernus, 1968 ; Monod, 1968 ; Pétonnet, 1968 ; Gutwirth, 1970 ; Chadkiewicz, 1973 ; Cohen, 1975 ; Pétonnet, 1979). On remarquera que certains d'entre eux furent préfacés par Roger Bastide et André Leroi-Gourhan qui surent voir, tel Clark Wissler, qu'il y avait là des voies nouvelles.

Enfin des premières réflexions méthodologiques ou épistémologiques sur l'anthropologie urbaine ont donné lieu à des articles (Althabe, 1977 ; Gutwirth, 1978 a).

Parenté et réseaux sociaux

Que l'anthropologie urbaine soit profondément ancrée dans l'anthropologie « traditionnelle » est prouvé par l'importance accordée à la question de la parenté dans les trois ouvrages. R. B. consacre même un chapitre entier à « la parenté dans la ville : impact de l'urbanisation et de l'industrialisation sur les liens familiaux ».

Le domaine de la parenté est généralement lié à celui du « réseau social », d'ailleurs perçu à la manière de la parenté à partir d'un ego. La notion de réseau social recouvre des phénomènes complexes plus ou moins convergents parfois : les rapports de parenté tels qu'ils sont vécus – plus ou moins intensément –, les rapports d'amitié, de voisinage, les relations « patron-client », les faits de « connaissance » ou même d'interconnaissance indirecte, par l'intermédiaire de tiers (Wolf, 1966).

Si le concept de « réseau social » est important en anthropologie urbaine, son origine est ailleurs ; selon U. H. il fut utilisé pour la première fois dans un travail consacré à un village de pêcheurs et d'agriculteurs en Norvège (Barnes, 1954).

Aux Etats-Unis à la notion de réseau on associe celle de lien « dyadique » (relations entre deux personnes). Ce concept lui aussi fut d'abord appliqué dans une étude villageoise, au Mexique (Foster, 1961).

Mais il faut revenir au problème de la parenté. E. & G. citent l'exemple du travail de Bott (1957) auquel j'ai déjà fait allusion. Il apparaît, à partir de cette étude à Londres, que des familles dispersées n'en sont pas moins fortement liées, que la parenté

constitue le cadre de relations intimes confiantes, associées à des activités, des sentiments, des intérêts, communs.

Certes, la parenté ne fonctionne plus en ville selon les modèles prescriptifs des sociétés « sans écriture » : elle est plus ou moins actualisée en réseaux tributaires des facteurs évoqués ci-dessus. Incidemment, je me pose une question : la société traditionnelle, avec ses systèmes préférentiels, n'en connaît-elle pas moins, elle aussi, des actualisations spécifiques, répondant à la notion plus informelle de réseau ?

R. B., comme d'ailleurs U. H. et G. & E., s'élève contre les thèses dont Wirth (1938, 1979 : 272-273) fut le porte-parole le plus connu, sur le relâchement ou le manque de liens familiaux étendus et même nucléaires dans les agrégats hétérogènes du monde urbain moderne ; R. B. critique aussi la thèse de Parsons (1943) sur la congruence entre le mode de vie urbain et la prépondérance de la famille nucléaire isolée. À partir de recherches sur les classes moyennes, censées particulièrement touchées par la dissolution de leurs réseaux de parenté étendus, il montre qu'il n'en est rien (Coult & Habenstein, 1962 ; Jitodai, 1963 ; Litwak, 1960), notamment aux Etats-Unis. Le cas de ce pays est intéressant car, bien plus qu'ailleurs, la famille nucléaire y pratique une considérable mobilité résidentielle, le plus souvent tributaire de révolution d'une carrière professionnelle ou du développement d'industries nouvelles⁶. Or, la parenté étendue y subsiste, mais elle s'adapte aux conditions de vie : elle est actualisée surtout par intermittence, grâce aux voyages aériens, par les contacts téléphoniques, etc., qui caractérisent aussi une civilisation moderne très largement urbanisée ou suburbanisée. R. B. suggère une hypothèse parsonienne modifiée : à long terme l'urbanisation et l'industrialisation contribuent à accroître l'importance résidentielle et émotionnelle de la famille conjugale ; elles donnent aux liens extranucléaires certains des caractères volontaires des liens d'amitié, qui entrent dans la catégorie « réseau social ».

De nombreuses recherches, notamment sur l'émigration à la ville, aux Indes, au Mexique, etc., montrent bien comment rapports de parenté sont de plus en plus entremêlés aux réseaux de voisinage, aux activités économiques. Ils demeurent donc des phénomènes de grande importance, certes souvent labiles et en voie de transformation, mais c'est ce que précisément des recherches anthropologiques permettent d'observer,

R. B. se servant des appellations classiques de parenté note, par exemple à partir de recherches sur des Chinois émigrés en Indonésie (Willmott, 1960), que la vie urbaine fait évoluer un système anciennement patrilinéaire et patrilocal vers un système bilatéral et « bi-local » ou « néo-local ». D'autre part les situations de misère, la vie en bidonville favorisent les « unions consensuelles », ou « libres » (quel euphémisme dans ce cas !), faute de ressources permettant de tableur sur des situations stables. Des analyses sur les bidonvilles péruviens (mais c'est vrai aussi ailleurs) conduisent à dégager un nouveau « modèle », la « famille matri-focale » : la femme vit seule avec ses enfants, le

⁶ On peut évoquer à ce sujet les orientations imposées par les grandes sociétés capitalistes, mais l'anthropologue ne peut oublier qu'il y a aux Etats-Unis des traditions pionnières de mobilité liées à la formation même du pays, et que ce facteur joue tout autant en faveur de la mobilité que des « ordres d'en haut ».

compagnon ou époux – s'il y en eut jamais – ayant abandonné le foyer. Cette désertion résulte souvent de ce que l'homme ne parvient pas à soutenir sa famille, qu'il ne peut donc assumer une part importante des fonctions et du rôle masculins censés être le sien. Cette analyse mériterait certainement examen, mais ce qu'on mesure aussi à mon avis, c'est le danger que recèlent parfois certaines classifications formelles. Un terme tel que « matri-focalité » neutralise et désamorce en quelque sorte ce qui le sous-tend : l'extrême misère, qui expose la famille et la parenté à un ébranlement dévastateur.

R. B. passant en revue la question dans nombre de travaux, constate qu'on ne peut parler de dissolution générale de la parenté étendue ou de la famille, y compris dans les milieux défavorisés.

En fait, les « réseaux sociaux » évoqués antérieurement, jouent un rôle considérable à la ville. G. & E., ainsi que U. H., ne séparent pas l'étude de la parenté de celle de ces réseaux : les premiers dans un chapitre sur les « unités primaires », le dernier dans un chapitre intitulé « penser avec des réseaux ».

Il faut souligner aussi que si les psychosociologues, pour observer des réseaux selon leur conceptualisation, utilisent des questionnaires ou des situations expérimentales, les anthropologues urbains restent fidèles à leurs méthodes usuelles : ils interrogent les enquêtes sur leurs liens avec d'autres et leur nature ; ils observent les phénomènes d'interaction. L'étude de ces réseaux de sociabilité démontre selon G. & E. (mais il n'est pas seul à penser ainsi) qu'ils contribuent à ce que la ville ne soit pas ce comble de l'anomie et de la déshumanisation que l'observation superficielle suggère. Certes, les réseaux de relations sociales sont souvent multiformes, labiles et parfois intermittents. Par exemple, des rapports intimes d'amitié (Liebow, 1967) s'établissent et se défont rapidement. Mais ces latences et réactivations des réseaux en ville ne les dispensent pas de leurs traits instrumentaux habituels ; l'entraide existe ; il y a échange de biens et de services entre voisins, échanges d'information sur le marché du travail, sur les possibilités de logement, notamment au sein de réseaux de migrants ayant des liens antérieurs (parenté, tribu, village communs ou proches). Ainsi, le recrutement de salariés dans certaines usines, à Wolverhampton, en Grande-Bretagne – admis par la direction de l'entreprise – se fonde sur des réseaux informels établis par un personnel d'origine indienne (Punjabi) déjà présent (G. & E.). Il y a aussi des spécialistes manipulateurs de réseau, en position dominante. Ainsi un émigré Mixtec à Mexico (Butterworth, 1970), devenu contremaître, obtient des emplois pour les originaires de son village.

Certains travaux (Bazakas, 1977) montrent aussi comment fonctionnent des réseaux informatifs. Ainsi des gens de classe moyenne américaine, pour trouver un médecin, se renseignent de préférence auprès du voisinage car la proximité de résidence du médecin constitue un souci majeur. Sur un thème proche, chez des Gitans urbanisés (Salloway, 1973), les informations circulent activement pour évaluer la concomitance entre coût et qualité de l'aide médicale à laquelle ils ont accès.

Les travaux sur les réseaux sociaux touchent à un grand nombre de pôles d'intérêt, dont celui de l'exercice du pouvoir. U. H. s'interroge sur le rapport entre réseau social et pouvoir aux Etats-Unis : comment fonctionne l'interaction entre gens ayant fréquenté les mêmes écoles d'élite ou appartenant aux mêmes clubs. Pour

l'Europe du pourtour méditerranéen (Schneider, Schneider & Hansen, 1972) U. H. signale l'importance très grande des réseaux non institutionnels dans la pratique du pouvoir.

Sur le plan théorique, U. H. apporte nombre de réflexions suggestives quoique parfois contestables. Selon lui, l'importance du phénomène réseau en ville montre que les perspectives structuro-fonctionnalistes qui permettent d'appréhender les faits sociaux, surtout en tant qu'institutions et groupes durables, ne sont pas satisfaisantes en anthropologie urbaine. L'analyse des réseaux sociaux traite certainement de phénomènes non institutionnalisés, adaptatifs, stratégiques, souvent informels, mais ces réseaux (comme l'avait d'ailleurs déjà montré Thrasher, 1927), tendent à la durée, à la stabilisation, à la formalisation : outre les clubs sportifs et les sociétés secrètes, il y aurait aussi à citer les associations d'originaires d'une ville ou d'une région, les « loges » de type maçonnique, les organisations très sélectives (Lyons, Rotary, etc.) L'anthropologie urbaine si elle touche à l'informel et au transitoire, ne s'y arrête nullement.

« Culture de la pauvreté » et champ de l'anthropologie urbaine

R. B. et G. & E. s'élèvent vigoureusement contre ce que G. & E. appellent un « mauvais usage » de l'anthropologie : l'étude de la « culture de pauvreté ». Oscar Lewis avec ses travaux bien connus à Mexico (1959) et à San Juan de Porto Rico (1966), est considéré comme le « père fondateur » de cette spécialisation abusive.

Ce ne sont pas les riches apports documentaires et nombre d'analyses pénétrantes de Lewis qui sont en cause, mais plutôt ses perspectives, sa vision, selon lesquelles il serait quasiment impossible d'échapper au cercle vicieux d'une condition et d'une culture spécifiques. À quoi il est répondu que précisément dans le cadre urbain une certaine souplesse et ouverture existent, vraisemblablement bien plus qu'ailleurs.

Les analyses de Lewis caractérisent, par exemple, la culture de pauvreté par l'absence des défavorisés dans la vie institutionnelle « prépondérante » de la société globale (partis, syndicats, institutions éducatives), avec, au contraire, leur présence dans certains secteurs dévalorisants (prisons, assistance publique). Lewis traite certainement ses informateurs avec sympathie, mais il n'en donne pas moins une image dénigrante de leurs valeurs, comportements, etc. Pour lui, la culture de pauvreté est « mince », sa perception est entachée en définitive d'ethnocentrisme, de jugements de valeurs.

Lewis, face aux critiques, a reconnu qu'il fallait parler plutôt de « sous-culture » de pauvreté, que celle-ci n'est pas un phénomène urbain en soi, mais plutôt une conséquence de l'ordre social et économique dominant. Cette querelle met en lumière deux aspects de l'anthropologie urbaine qui, quoique d'ordre divers, n'en sont pas moins liés. Le premier, c'est que le développement depuis plusieurs décennies d'une société urbaine « parallèle », dont l'espace « écologique » est, sans aucun doute, le bidonville, suscite des recherches anthropologiques spécifiques.

Le second aspect, qui heurte particulièrement des critiques de Lewis (et d'autres auteurs traitant de la « pauvreté »), c'est que de cette manière l'anthropologue urbain

reste attaché à l'étude des « colonisés », aujourd'hui ceux localisés dans les grandes villes.

Toutefois, supposer que des anthropologues urbains, tels Lewis et d'autres, soient des mercenaires commis au service des multinationales, paraît un raisonnement bien schématique. Les sciences sociales ont, bon gré ou mal gré, des propriétés révélatrices plus ou moins critiques. C'est vrai aussi pour l'anthropologie de la pauvreté. Néanmoins l'approche de l'anthropologie urbaine se prête, comme on l'a vu à l'étude des phénomènes plus ou moins informels, à l'examen des systèmes d'adaptation, qui jouent évidemment beaucoup dans des situations telles celles classées sous la rubrique « culture de pauvreté », parmi les populations prolétaires ou sous-prolétaires urbaines. On comprend bien que cela suscite des programmes et des travaux de recherche.

Il n'est toutefois pas évident que l'approche anthropologique, comme s'en désolent R. B. et G. & E. se préoccupe quasi-uniquement des catégories sociales défavorisées. Lorsqu'il y a « crise » dans d'autres secteurs, l'anthropologue urbain, comme d'ailleurs d'autres spécialistes en sciences sociales, s'y intéresse. Ainsi le développement, notamment au cours des quinze dernières années, dans les grandes villes, du fait contre-culturel et des nouveaux mouvements religieux – la Révolution de Jésus, les Hare Krishna, l'Eglise de Moon, etc. – ont suscité des recherches dont nombre, par nécessité, devaient être pratiquées sinon par des anthropologues en titre, du moins largement par des méthodes d'anthropologue (Anthony & Robbins, 1974 ; Glock & Bellah, 1976). Or, les mouvements issus de la contre-culture sont plutôt ceux des fils « perdus » des classes moyennes et supérieures américaines. On peut objecter qu'il s'agirait plutôt d'anthropologie religieuse. Il est d'ailleurs vrai – et j'y reviendrai – que les trois ouvrages d'anthropologie urbaine évoqués ici, ne font pratiquement pas place à l'étude des groupes religieux en milieu urbain. Or, les communautés hassidiques par exemple, qui n'appartiennent pas à la culture de pauvreté, suscitent nombre de travaux anthropologiques (*Jewish Folklore & Ethnology*, 1979 ; Mitchell & Plotnicov, 1975 ; Rubin, 1972 ; Shaffir, 1974). Des groupes protestants urbains ont été étudiés par des méthodes anthropologiques (Schwartz, 1970 ; Williams, 1974). Mais ceci pose aussi un problème plus large des convergences entre espace urbain de recherche et autres spécialisations anthropologiques sur lesquelles je reviendrai.

Classe, ethnicité, caste

Par contre, R. B., G. & E., et par exemple Guelch et Zenner dans leur récent *reader* (1980) ne voient aucun inconvénient, bien au contraire, à l'examen par l'anthropologue urbain des problèmes qui touchent aux classes sociales, aux castes, à l'ethnicité. R. B., en particulier, passe très largement en revue les travaux nombreux qui abordent ces questions ; les exemples donnés montrent comment la ville du monde « libre » constitue un cadre flagrant d'inégalités et de tensions sociales, mais aussi celui de coexistences inéluctables, associées d'entremêlements complexes. Car dans la situation urbaine l'appartenance à une classe et à une couche sociale reste selon les cas associée à des stratifications ethniques, à des systèmes de caste, à des situations discriminatoires par l'origine ou la couleur. Mais la grande ville du monde industriel et

capitaliste assure aussi une fluidité plus grande que les sociétés traditionnelles. Les catégories « imprescriptibles » ou « innées » – caste, couleur, ethnie – sont dans quelque mesure escamotables grâce au manque d'interconnaissance entre secteurs, par la multiplicité et l'écartement des rôles résidentiels, professionnels, etc., par une certaine mobilité sociale qui existe partout, et aussi par un changement de perspectives et de valeurs tributaires de convergences et aussi de clivages sociaux nouveaux, ce que la boutade de Gluckman évoquée antérieurement suggérait déjà. Tout cela ne doit pas faire oublier – les exemples cités notamment par R. B. sont éloquents – combien les conflits associés à des identifications traditionnelles sont parfois exaspérés en ville. Pour l'Afrique, il rappelle les pogroms anti Ibos à Jos (Nigéria) et des massacres au Burundi, sous couverture de tribalisme. Il rappelle le cas de l'expulsion des Indiens d'Ouganda, cette « caste-ethnie » d'intermédiaires commerciaux installés à l'initiative des colonisateurs britanniques et devenus des boucs émissaires lors du règne d'Idi Amin. Il serait, hélas, fastidieux d'énumérer ici les innombrables conflits tragiques de cette sorte.

Heureusement, les conjonctures ne débouchent pas sans cesse sur des émeutes, des pogroms, des génocides ou des expulsions massives. L'anthropologue urbain examine des situations complexes de coexistence que son type d'approche est particulièrement apte à percevoir (la bibliographie est déjà importante).

Les Indes par exemple sont un terrain privilégié pour observer l'écart croissant en ville entre le système prescriptif des castes, associé comme on sait à des stratifications professionnelles traditionnelles bien déterminées et l'altération du système dans une société en profonde mutation économique. Des anthropologues examinent minutieusement (R. B. cite nombre d'exemples) en quels domaines et de quelle manière des changements économiques et l'urbanisation contribuent à altérer le système des castes au bénéfice d'un autre critère, le statut social. Toutefois, certains de ses éléments-clé persistent, par exemple l'homogamie, mais d'innombrables transgressions, que la situation villageoise n'aurait pas permises, se développent (Srinivas, 1962 ; Bopemagage & Veeraraghavan, 1967)

L'anthropologue urbain qui examine le domaine des classes, des strates, etc., doit connaître les grandes options politiques et sociales, les dynamiques économiques globales en cours, même si elles ne font pas directement l'objet de ses recherches. Pensons à la considérable évolution économique qui se produit dans certaines villes du Pacifique, notamment dans les secteurs de l'électronique, de la sidérurgie, des textiles, avec tout ce que cette évolution implique comme brassages et modifications plus ou moins rapides dans le domaine des castes, des ethnies, des couches sociales, etc. L'anthropologue est bien placé et qualifié pour étudier ces phénomènes au plus près. Il peut observer aussi comment des facteurs proprement urbains peuvent jouer en ce sens. Il retrouve, par exemple, la notion de « réseau social », comme le montre une étude au Brésil (Leeds, 1964) évoquée par R. B dans son chapitre « classe, caste, ethnie ». Le Brésil est passé au cours des dernières décades d'une économie fondée sur des monocultures agraires à une industrialisation urbaine assez poussée. L'absence de formation professionnelle adéquate favorise dès lors le développement de réseaux sociaux complexes mais peu formalisés, des *panelinhas* (petites casseroles), des sortes de bourses d'emploi ; ces groupes informels, fondés sur des rapports personnels, familiaux, d'amitié, etc., agissent pour les carrières des intéressés, grâce aux positions

que certains détiennent déjà et qui leur permettent d'agir en ce sens dans les secteurs en expansion.

Ces « trafics » d'influence portent aussi à s'interroger sur les attributs associés à l'appartenance à telle ou telle catégorie sociale. Les traits et marques du pouvoir, du prestige, de l'influence, de la richesse, etc., varient selon les sociétés, les cultures, les catégories sociales, etc. À « pouvoir » et « prestige », dans tel ou tel secteur sont attachés des biens, réels et/ou symboliques. Tout cela était déjà vrai dans les sociétés rurales, mais l'anthropologue urbain découvre que dans les villes – même dans des pays où les classes et catégories sociales sont en principe sociologiquement bien définies – les complexes attributs qui leur sont associés restent disparates et mêlés – obscurcis, diront certains – de paramètres ethniques, nationaux, raciaux, etc. L'hétérogénéité urbaine contemporaine, avec la diversité et la richesse de ses multiples sources culturelles, est un fait que la systématisation en grandes catégories sociologiques n'anéantit pas, loin de là. L'examen de cette diversité socio-culturelle par l'anthropologue est importante, ne serait-ce qu'à un niveau simplement utilitaire, à savoir le fonctionnement quotidien des institutions et des rouages de la société moderne (Pétonnet, 1979).

Une ethnographie urbaine

U. H. consacre un chapitre entier, fort instructif, à « la ville comme théâtre », à partir des travaux de Goffman (1973, 1974) sur les « rituels d'interaction », sur « l'interactionnisme en situation de face à face ». Les apports de cet auteur – mais il y en a d'autres, tel Anselm Strauss (1969) sur la présentation de soi, sur les relations en public – sont bien connus en France. Or, l'analyse minutieusement ethnographique des gestes, des manières de s'exprimer dans des situations diverses, constitue sans nul doute un apport dans la perspective d'une anthropologie urbaine – et notamment suburbaine – qui s'attache à observer tout un et chacun au supermarché, dans les transports en commun, sur les places, dans les cafés, etc. U. H. met en lumière comment des faits ténus d'interaction constituent de précieuses indications pour un observateur attentif. Par exemple, le lien d'intimité qui est signifié par des personnes sortant à des moments divers d'une piscine et qui utilisent un tube commun de crème solaire...

Je me permets de signaler un bon exemple de recherche influencée par Goffman, *Synagogue Life* (Heilman, 1973) ouvrage qui montre bien à la fois les apports et les lacunes dans la perspective d'une « étude en interaction symbolique » (sous-titre de ce livre). Heilman nous livre une pénétrante ethnographie de la vie religieuse au quotidien dans une synagogue orthodoxe de Philadelphie. Dans l'espace du culte, autour des rituels, il examine aussi la sociabilité communautaire, il analyse l'interaction des comportements, la dialectique des conflits et des solidarités. Ainsi, il présente une remarquable typologie du *gossip*, commérage, qui va de la nouvelle banale partagée avec tous jusqu'au « secret » entre quelques-uns ; il y a là un mode de communication révélateur de types d'appartenance et de réseaux, enfin d'une sociabilité communautaire. Mais Heilman ne nous dit que fort peu de choses sur le contexte social et culturel plus global qui se profile derrière ces interactions symboliques.

U. H. reconnaît que l'interactionnisme écarte souvent des considérations importantes pour les anthropologues. Il rappelle que des relations fortes d'interaction telles que le mariage ou l'amitié, lorsqu'elles sont étudiées par des anthropologues (Berger & Kellner, 1964 ; Paine, 1969) demeurent cadrés socialement et culturellement. U. H. (p. 230) observe que la perspective de la « présentation de soi » doit avoir une contrepartie « sur le soi subissant une construction sociale ».

Critiques et perspectives

Par l'examen rapide, grâce à trois livres, de quelques-uns des problèmes et des thèmes qui concernent l'anthropologie urbaine, je ne puis rendre justice ni à l'importance et à la variété de cette sous-discipline, ni à l'intérêt indubitable de ces trois ouvrages, dont la lecture détaillée contribue certainement à une meilleure prise de conscience des voies nouvelles déjà ouvertes, et encore à ouvrir, pour l'anthropologie en général.

Au niveau du nombre des publications et dans bien des cas de la qualité, il y a de toute évidence une avance considérable aux Etats-Unis et ceci correspond à des impulsions bien réelles dans la recherche et l'enseignement. Des publications à visées plus modestes indiquent que le mouvement s'étend ailleurs, par exemple au Canada et aux Pays-Bas (Bernier & Dagenais, 1960 ; Nas & Prins, 1981).

À titre critique, j'avancerai que le livre de R. B. est le plus conforme au modèle du manuel qui passe en revue les questions et thèmes. Celui de G. & E. apparaît comme situant le mieux la spécialisation et son objet dans sa relation au développement historique et à la diversité des villes dans le monde ; il pose aussi opportunément les problèmes et les exemples de recherche dans le contexte des situations politiques et économiques globales. Enfin, avec le livre plus récent de U. H., il y a, parce que la légitimité du champ s'établit, une approche déjà historique qui contribue à cette légitimation, enfin des perspectives particulièrement originales. Cela dit, ce livre serait insuffisant comme manuel introductif, rôles qu'ont remplis des ouvrages antérieurs.

Malgré leur richesse, ces trois ouvrages n'offrent évidemment pas toutes les réponses aux questions que peuvent se poser les chercheurs, notamment français, travaillant sur le champ urbain en France ou ailleurs.

Ainsi si on y trouve des données intéressantes sur le monde de la mendicité et de la prostitution (chez R. B. notamment), on n'y apprend que peu sur les pratiques professionnelles « ordinaires », artisanales, commerciales, industrielles. Les thèmes de la vie domestique, de l'habitat, sont insuffisamment abordés. La question des bidonvilles et du squaterrisme est examinée à un niveau très général. Seul R. B. (d'après Dwyer, 1964) montre, par exemple, comment des immigrants à Hong Kong adaptent et organisent un habitat exigü qui leur est attribué. Le domaine de la fête, des manifestations politiques urbaines, le rapport à l'environnement et à la nature, sont présents dans ces livres. Si les réseaux informels sont à juste titre analysés, par contre la vie associative urbaine, le mode de fonctionnement des partis, des organisations syndicales, que ce soit à la base ou au sommet, ne sont pas examinés.

La religion n'est pas totalement absente, notamment lorsque est évoquée la question des castes et des ethnies. Mais, comme je l'ai dit, l'approche anthropologique est précieuse pour l'étude des nouveaux « mouvements » et « sectes » en ville. En vérité, ayant moi-même étudié des groupes religieux intensifs en ville, je sais combien ils sont révélateurs de phénomènes globaux (Gutwirth, 1978 b).

Certes l'étude du religieux relève de la sous-discipline « anthropologie des religions », mais on touche ici à un problème épistémologique important : celui de la collaboration de diverses sous-disciplines anthropologiques sur le champ urbain.

En fait, la dimension urbaine a une pertinence considérable pour l'examen de thèmes relevant aussi depuis longtemps de spécialisations « classiques ». C'est vrai évidemment pour les problèmes de parenté, de caste et d'ethnicité évoqués plus haut. Mais d'autre part, les auteurs des trois livres me paraissent sous-estimer l'intérêt et l'importance de bien d'autres spécialisations existantes, dont l'application a toute sa place dans une collaboration entre sous-disciplines anthropologiques. C'est le cas de l'ethnomusicologie, fort précieuse pour l'étude de manifestations musicales rock, pop, régionalistes et même classiques, phénomènes aujourd'hui typiquement urbains et suburbains.

Bien d'autres spécialités peuvent être concernées : par exemple, malgré la standardisation des produits manufacturés, le bricolage non seulement subsiste mais se développe en ville et en banlieue, selon des modalités spécifiques. C'est bien là un domaine qu'une anthropologie technologique et urbaine peut prendre en compte. L'ethnolinguistique a aussi beaucoup à nous dire sur révolution des langages au sein d'une société urbaine avec ses multiples milieux et leurs « jargons ».

Il faut donc souligner que la pluridisciplinarité ne joue pas seulement au niveau des rapports entre anthropologie urbaine et autres disciplines scientifiques – sociologie, psychologie, démographie, architecture urbaine, etc. – mais qu'elle joue et doit jouer plus effectivement avec d'autres sous-disciplines anthropologiques bien établies sur d'autres champs.

Et ces sous-disciplines, et l'anthropologie urbaine, ont tout à gagner à ces mises en jeu conjointes. L'urbanisation et la suburbanisation gagnent la planète ; on le sait bien, même les brousses les plus lointaines en subissent aujourd'hui les retombées, ne serait-ce que par les médias. Le développement de l'anthropologie urbaine me paraît donc une voie irréversible. Les multiples apports de la science anthropologique sont utilisables sur un champ où aujourd'hui comme hier des hommes ont des pratiques socioculturelles qui relèvent de la perspective qu'elle trace.

L'anthropologie urbaine comporte néanmoins deux aspects spécifiques, très importants qu'il faut mettre en lumière : des pratiques méthodologiques y sont transformées ; d'autre part il y faut, en paraphrasant l'expression de Wright Mills, plus qu'ailleurs de « l'imagination anthropologique ».

Sur le terrain urbain, les techniques d'enquête traditionnelles, tout en demeurant essentielles, n'en connaissent pas moins des orientations et des sophistications spécifiques. J'ai évoqué la nécessité des accointances avec certains milieux peu perméables à l'enquête. Mais a contrario d'autres secteurs, par exemple des

organisations ou des groupes à caractère religieux ou politique, aux ambitions souvent « missionnaires », cherchent à être mis en lumière. Souvent ces groupes sont animés par des gens formés en sciences humaines et sociales (y compris l'anthropologie !) à des tâches de relations publiques ; dès lors les manœuvres manipulatrices sur l'enquêteur y sont particulièrement adroites et subtiles. Celui-ci doit donc être particulièrement rompu à ces manœuvres. D'autre part, l'utilisation de moyens d'enquête audiovisuels (y compris la vidéo) apparaissent souvent (pas toujours) bien plus praticables en ville, ne serait-ce que pour des raisons d'ordre matériel, mais aussi parce que les citadins d'aujourd'hui y sont habitués.

Enfin l'imagination synthétisante du chercheur, question que la « modestie » intellectuelle évacue trop souvent, me paraît une aptitude fondamentale en anthropologie urbaine. Bien sûr, comme ailleurs, l'anthropologue urbain doit saisir les grands traits des rapports de production et de l'organisation politique qui marquent son terrain. Mais en outre, il dispose, souvent plus qu'ailleurs, d'informations fournies par d'autres disciplines (sociologie, démographie, etc.) ; plus qu'ailleurs il trouve des documents imprimés et autres émanant des groupes qu'il étudie. Je pourrais encore citer bien d'autres matériaux dont la richesse risque même d'écraser le chercheur. Il doit donc sans cesse, sur le terrain comme lors de la mise en œuvre rédactionnelle, pratiquer une évaluation pertinente de ces informations « indirectes ». Ce n'est pas une tâche toujours facile ; elle met en jeu une capacité de jugement et une approche opératoire parfois hardies. Par exemple, comment confronter les résultats de recensements démographiques très globaux avec les données statistiques obtenues progressivement dans une recherche ponctuelle sur un groupe informel, une association, un mouvement religieux dont les adhérents vivent dispersés ? Comment évaluer les dires d'un informateur dont les sources sont peut-être un reportage qu'il a vu à la télévision, un article de journal que lui aussi a eu en mains ?

Bien sûr de tels problèmes comptent de plus en plus aussi sur d'autres terrains, mais les qualités analytiques et imaginatives du chercheur sont particulièrement nécessaires dans le domaine urbain ; un catalogue ethnographique sans mise en perspective à caractère globalisant y serait encore plus qu'ailleurs fâcheux.

Pour clore cette trop rapide pose de jalons, j'aborderai un domaine que les ouvrages évoqués n'ont pas beaucoup abordé, celui du folklore urbain. Si celui-ci est souvent enraciné dans un passé proche rural (mais pas toujours, pensons aux géants pluriséculaires de certaines villes de Flandres et de Wallonie), il prend néanmoins souvent des formes spécifiques, en particulier dans les mégalo-poles. Au printemps 1980, la New York Folklore Society, en collaboration avec divers départements de New York University, a organisé un colloque sur le « folklore des espaces publics urbains ». Parmi les nombreux thèmes abordés, il y eut les processions religieuses, par exemple celle de la Vierge des Douleurs, célébrant « la force de vie dans les rues de Brooklyn ». Mais on s'y intéressa aussi à des thèmes spécifiquement urbains : « les graffitis », « la diffusion de prospectus et de tracts dans New York », ou encore « Union Square : la constitution d'un espace sacré prolétarien ».

Enfin, citons encore un des thèmes de ce colloque, car il me paraît propre à illustrer la conclusion de cette mise en place des jalons d'une anthropologie urbaine. Il

s'agissait de « danser dans les rues : la culture Afro-américaine en parade ». En effet, un tel phénomène, qui a des dimensions fortement syncrétiques, et manifestement volontaristes, qui tend aussi à une institutionnalisation plus ou moins durable, me paraît précisément l'objet tout à fait spécifique de l'anthropologie urbaine. En effet l'anthropologue se trouve souvent confronté dans la grande ville à des systèmes en voie de constitution, parfois d'ailleurs voués à l'avortement, souvent non cristallisés ou de durée limitée, toujours en transformation assez rapide. Il y a un devenir urbain auquel l'anthropologue dans la ville doit sans cesse faire face. Mais cette labilité ne peut faire oublier que les hommes tendent toujours à constituer, même si c'est de manière bégayante et contradictoire, des structures viables opératoires, donc en principe destinées à une certaine stabilité. Union Square, tout comme le parcours Bastille-République, sont des exemples particulièrement symboliques de cette cristallisation sur une longue durée, même si les connotations multiples et souvent contradictoires qui sont attachées à de tels lieux sont loin d'être fixes ou définitives.

Enfin, un dernier « jalon » : le devenir plus ou moins stabilisé qu'observe, étudie et présente l'anthropologue urbain, devient un jour dossier d'historien ou élément d'importants approfondissements théoriques.

Jacques Gutwirth

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages généraux et readers⁷ (ordre chronologique de parution)

EDDY, Elizabeth M. (ed.)

1968 *Urban Anthropology*, Athens, University of Georgia Press (Southern Anthropological Society Proceedings, n° 2).

SOUTHALL, Aidan (ed.)

1973 *Urban Anthropology. Cross-Cultural. Studies of Urbanization*, New York, Londres, Oxford University Press (bibliographie thématique de Peter C.W. Gutkind).

FOSTER, George M. & KEMPER, Robert V. (eds.)

1974 *Anthropologists in Cities*, Boston, Little, Brown and Co.

GUTKIND, Peter C.W.

1974 *Urban Anthropology. Perspectives on 'Third World' Urbanisation and Urbanism*, Assen,(Pays-Bas), Van Gorcum.

FRIEDL, John. & CHRISMAN, Noel J. (eds.)

1975 *City Ways. A Selective Reader in Urban Anthropology*, New York, Thomas Y. Crowell Cy.

UZZELL, Douglas J. & PROVENCHER, Ronald.

1976 *Urban Anthropology*, Dubuque (Iowa), William C. Brown, Inc.

FOX, Richard G.

1977 *Urban Anthropology. Cities in their Cultural Settings*, Englewood Cliffs (New Jersey) Prentice-Hall, Inc.

EAMES, Edwin & GOODE, Judith G.

1977 *Anthropology of the City. An Introduction to Urban Anthropology*, Englewood Cliffs (New Jersey), Prentice-Hall Inc.

BASHAM, Richard D.

1978 *Urban Anthropology. The Cross-Cultural Study of Complex Societies*, Palo

⁷ Ouvrages généraux et readers , n'ont pas été dissociés dans cette liste encore trop brève. Les *readers* se distinguent facilement car ce sont des ouvrages collectifs ayant un "editor" (ou plusieurs) ; la plupart comportent, selon des proportions variées, des études de cas publiées antérieurement ou inédites, des travaux de réflexion comme dans les ouvrages généraux, enfin la reproduction de certains textes « classiques ».

Alto (Californie), Mayfield Publishing Cy.

SPINDLER, George D. & Louise (eds.)

1978 *Urban Anthropology in the United States : Four Cases*, New York, Chicago, etc., Holt, Rinehart et Winston.

GMELCH, George & ZENNER, Walter P. (eds.)

1980 *Urban Life. Readings in Urban Anthropology*, New York, St Martin's Press.

HANNERZ, Ulf

1980 *Exploring the City. Inquiries Toward an Urban Anthropology*, New York, Columbia University Press.

PRESS, Irwin & SMITH, Estellie

1980 *Urban Place and Process : Readings in the Anthropology of cities*, New York et Londres, Macmillan.

Ouvrages et articles cités

ALTHABE, Gérard

1977 « Le Quotidien en procès », *Dialectiques* 21 : 67-77.

ANDERSON, Nels

1961 *The Hobo*, Chicago, University of Chicago Press (1^{ère} édition, 1923).

ANTHONY, Dick & ROBBINS, Thomas

1974 « The Meher Baba Movement : Its Affect on Post-Adolescent Alienation », in Zaretsky, I. I. & Leone, M. P., *Religious Movements in Contemporary America*, Princeton, Princeton University Press : 481-483.

ASCHENBRENNER, Joyce & LLOYD, Collins R. (eds.)

1978 *Processes of Urbanism. A Multidisciplinary Approach*, La Haye, Paris, Mouton (« World Anthropology »).

BALANDIER, Georges

1955 *Sociologie des Brazavilles noires*, Paris, Armand Colin.

BANTON, Michael (ed.)

1966 *The Social Anthropology of Complex Societies*, Londres, Tavistock Publications.

BARNES, J. A.

1954 « Class and Committees in a Norwegian Island Parish », *Human Relations* 7 : 39-58.

BAZAKAS, Mary

1977 « How to Find a Doctor : Network Ties and Lady Referrals » (thèse de maîtrise. Temple University, Département d'Anthropologie).

BECKER, Howard S.

1963 *Outsiders : studies in the sociology of deviance*, London, Free Press of Glencoe.

BENET, Francisco

1963 « The Ideology of Islamic Urbanization », *International Journal of Comparative Sociology* 4 : 211-226.

BERGER, Peter L. & KELLNER, Hansfried

1964 « Marriage and the Construction of Reality », *Diogenes* 46 : 1-24.

BERNIER, Bernard & DAGENAIS, Huguette (présentation)

1980 *Anthropologie et Sociétés*, 4-1 (« Problèmes urbains »).

BERNUS, Suzanne

1968 *Particularismes ethniques en milieu urbain : l'exemple de Niamey*, Paris, Institut d'Ethnologie.

BOGUE, Donald J. & BOGUE, Elizabeth J.

1976 *Essays in Human Ecology*, Chicago, University of Chicago.

BOPEGAMAGE, A. & VEERARAGHAVAN, P.V.

1967 *Status Images in Changing India*, Bombay, Manaktalas Press for Unesco, Delhi.

BOTT, Elizabeth

1957 *Family and Social Network*, Londres, Tavistock Publications.

BUTTERWORTH, D.

1970 « A Study of the Urbanization Process among Mixtec Migrants from Tilantongo in Mexico City », in Mangin W. (ed.), *Peasants in Cities*, Boston. Houghton Mifflin : 98-113.

CHODKIEWICZ, Jean-Luc

1973 « Ecologie d'une migration culturelle à Paris », in Jest, Corneille (présentation), *L'Aubrac*, tome 4 : 203-83 (Introduction par Roger Bastide).

COHEN, Claudine

1975 *Grandir au quartier kurde. Rapports de générations et modèles culturels d'adolescents israéliens d'origine kurde*, Paris, Institut d'Ethnologie.

COULT, Allan D. & HABENSTEIN, Robert W.

1962 « The Study of Extended Kinship in Urban Society », *The Sociological Quarterly* 3 : 141-145.

CRESSEY, Paul G.

1969 *The Taxi-Dance Hall*, Montclair (New Jersey), Patterson Smith. [1^{ère} éd. 1932, University of Chicago Press, réédité en 1972, New York, AMS Press]

DU TOIT, Brian M. & SAFA, Helen I. (eds.)

1975 *Migration and Urbanization : Models and Adaptive Strategies*, La Haye, Paris, Mouton Publishers (« World Anthropology »).

DWYER, D.J.

1964 « The Problem of In-Migration and Squatter Settlement in Asian Cities ; Two Cases Studies, Manila and Victoria-Kowloon », *Asian Studie* 2 : 145-169.

EPSTEIN, A.L.

1958 *Politics in an Urban African Community*, Rhodes-Livingstone Institute, Manchester, Manchester University Press.

ERTEL, Rachel

1980 *Le Roman juif américain*, Paris, Payot.

FIRTH, Raymond & DJAMOUR, Judith

1956 « Kinship in South Borough », in Firth, Raymond (ed.), *Two Studies of Kinship in London*, London, The Athlone Press (London School of Economics, Monographs on Anthropology).

FISCHER, Claude S.

1976 *The Urban Experience*, New York, Chicago, etc., Harcourt Brace Jovanovich Inc.

FOSTER, George M.

1961 « The Dyadic Contract : A Model for the Social Structure of a Mexican

Peasant Village », *American Anthropologist* 63 : 1173-92.

FRANKENBERG, Ronald

1966 *Communities in Britain, Social Life in Town and Country*, Harmondsworth, Penguin Books.

GANS, Herbert J.

1962 *The Urban Villagers. Group and Class in the Life of Italian-Americans*, New York, The Free Press of Glencoe.

GLOCK, Charles Y. & BELLAH, Robert N. (eds.)

1976 *The New Religious Consciousness*, Berkeley, Los Angeles, London, University of California Press.

GOFFMAN, Erving

1973 *La Mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Editions de Minuit (trad. de l'anglais).

1973 *La Mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public*, Paris, Editions de Minuit (trad. de l'anglais).

1974 *Les Rites d'interaction*, Paris, Editions de Minuit (trad. de l'anglais).

GUTWIRTH, Jacques

1970 *Vie juive traditionnelle. Ethnologie d'une communauté hassidique*, Paris, Editions de Minuit (préface de André Leroi-Gourhan).

1978 a « L'enquête en ethnologie urbaine », *Hérodote* 9 : 38-55.

1978 b « Fieldwork Methods and the Sociology of Jews : Case Studies of Hassidic communities », *The Jewish Journal of Sociology* XX, 1 : 49 – 58.

HANNERZ, Ulf

1969 *Soulside. Inquiries into Ghetto Culture and Community*, New York, London, Columbia University Press.

HARRIS, Marvin

1956 *Town and Country in Brazil*, New York, Columbia University Press.

HEILMAN, Samuel C.

1976 *Synagogue Life. A Study in Symbolic Interaction*, Chicago, The University of Chicago Press.

JAMES, Jennifer

1972 « Sweet Cream Ladies : An Introduction to Prostitute Taxonomy », *Western Canadian Journal of Anthropology* 3 : 102-118.

1979 *Jewish Folklore and Ethnology* 2, 2-3 : 13-24 [bibliographie de travaux sur le hassidisme contemporain].

JITODAI, Ted T.

1963 « Migration and Kinship Contacts », *Pacific Sociological Review* 6 : 49-55.

LEACH, Edmund R.

1967 « An Anthropologist's Reflections on a Social Survey », in Jongmans, D. G. & Gutkind, P. C. W. (eds.), *Anthropologists in the Field*, New York, Humanities Press.

LEEDS, Anthony

1964 « Brazilian Careers and Social Structure : A Case History and a Model », *American Anthropologist* 66 : 1321-47.

1968 « The Anthropology of Cities : Some Methodological Issues » in Eddy E.M., *Urban Anthropology*, Athens, University of Georgia Press.

LEVI-STRAUSS, Claude

1958 *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.

LEWIS, Oscar

1959 *Five Families : Mexican Studies in the Culture of Poverty*, New York, Basic Books.

1966 *La Vida : A Puerto Rican Family in the Culture of Poverty*, New York, Random House Inc. (trad. française, *La Vida : une famille porto-ricaine dans une culture de pauvreté : San Juan et New York*, Paris, Gallimard, 1969).

LIEBOW, Elliot

1967 *Tally's Corner. A Study of Negro Streetcorner Men*, Boston, Toronto, Little, Brown & Company.

LITWAK, Eugene

1960 « Geographic Mobility and Extended Family Cohesion », *American Sociological Review* 25 : 385-394.

LOFLAND, John

- 1966 *Doomsday Cult. A Study of Conversion, Proselytization and Maintenance of Faith*, Englewood Cliffs (New Jersey), Prentice-Hall (réédition augmentée, New York, Irvington Publishers, 1977).

LYND, Robert S. & LYND, Helen M.

- 1959 *Middletown. A Study in Modern American Culture*, New York Harcourt, Brace & World Inc., Harvest Books (1^{ère} éd. 1929, préface de Clark Wissler)

MAYER, Philip

- 1961 *Townsmen or Tribesmen : Conservatism and the Process of Urbanization in a South African City*, Cape Town, Oxford University Press.
- 1962 « Migrancy and the Study of Africans in Towns », *American Anthropologist* 64 : 576-592.

MEILLASSOUX, Claude

- 1968 *Urbanization of an African Community. Voluntary Associations in Bamako*, Seattle, University of Washington Press.

MITCHELL, J. Clyde

- 1956 *The Kalela Dance*, Manchester, Manchester University Press. (Rhodes-Livingstone Papers, n° 27).
- 1966 « Theoretical Orientations in African Urban Studies », in Banton, M. (ed.), *The Social Anthropology of Complex Societies*, London, Tavistock Publications.
- 1969 « The Concept and Use of Social Networks », in Mitchell, J. Clyde (ed.), *Social Networks in Urban Situations*, Manchester, Manchester University Press.

MITCHELL, Douglas & PLOTNICOV, Leonard

- 1975 « The Lubavitch Movement : A Study in Contexts », *Urban Anthropology* 4 : 303-15.

MONOD, Jean

- 1968 *Les Barjots. Essai d'ethnologie des bandes de jeunes*, Paris, Julliard.

NADER, Laura

- 1974 « Up the Anthropologist-Perspectives Gained from Studying Up », in Hymes, Dell (ed.), *Reinventing Anthropology*, New York, Random House.

NAS, Peter J. M. & PRINS, Wil J. M.

- 1981 « Third World Cities : Contributions by Dutch Social Scientists », in Kloos, P. & Claessen H. J., *Current Issues in Anthropology : the Netherlands*, Rotterdam, The Netherlands Sociological and Anthropological Society.

PAINE, Robert

- 1969 « In Search of Friendship : An Exploratory Analysis in 'Middle-Class' Culture », *Man* 4 : 505-24.

PARK, Robert E.

- 1915 « The City : Suggestion for the Investigation of Human Behavior in the Urban Environment », *American Journal of Sociology*, XX, mars : 577-612. [trad. in Grafmeyer Y. & Joseph I. (eds.), *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'Ecologie Urbaine*, Paris, Editions du Champ Urbain, 1979 : 79-126]

PARSONS, Talcott

- 1943 « The Kinship System of the Contemporary United States », *American Anthropologist* 45 : 22-38.

PETONNET, Colette

- 1968 *Ces Gens-là*, Paris, François Maspero (préface de Roger Bastide).
- 1979 *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*, Paris, Editions Galilée (préface d'André Leroi-Gourhan).

REDFIELD, Robert

- 1960 a *The Little Community*, Chicago, University of Chicago Press. [1^{ère} éd. 1955, Uppsala « Gottesman Lectures »]
- 1960 b *Peasant Society and Culture*, Chicago, University of Chicago Press.

ROUCH, Jean

- 1956 « Migrations au Ghana (Gold Coast). Enquête 1953-55 », *Journal de la Societe des Africanistes* 1 et 2 : 33-196.

RUBIN, Israel

- 1972 *Satmar. An Island in the City*, Chicago, Quadrangle Books.

SAFA, Helen I. & DU TOIT, Brian (eds.)

- 1975 *Migration and Development. Implications for Ethnic identity and Political Conflict*, Paris, La Haye, Mouton (« World Anthropology »).

SALLOWAY, J.C.

1973 « Medical Care Utilization among Urban Gypsies », *Urban Anthropology* 2 : 113-26.

SCHAEDEL, Richard P., HARDOY, Jorge E. & SCOTT KINZER, Nora (eds.)

1978 *Urbanization in the Americas from its Beginnings to the Present*, Paris, La Haye, Mouton (« World Anthropology »)

SCHNEIDER, Peter, SCHNEIDER, Jane & HANSEN, Edward

1972 « Modernization and Development : The Role of Regional Elites and Noncorporate Groups in the European Mediterranean », *Comparative Studies in Society and History* 14 : 328-350.

SCHWARTZ, Gary

1970 *Sect Ideologies and Social Status*, Chicago, University of Chicago Press.

SHAFFIR, William

1974 *Life in a Religious Community : The Lubavitcher Chassidim in Montreal*, Toronto, Montréal, Holt, Rinehart & Winston of Canada.

SPRADLEY, James P. & MANN, Brenda J.

1975 *The Cocktail Waitress : Woman's Work in a Man's World*, New York, John Wiley and Sons.

SRINIVAS, Mysore Narasimhachar

1962 *Caste in Modern India and Other Essays*, Bombay (Madras ?), New York Asia Publishing House.

STRAUSS, Anselm L.

1969 *Mirrors and Masks. The Search for Identity*, San Francisco, The Sociology Press.

THRASHER, Frederic M.

1963 *The Gang*, Chicago, University of Chicago Press. [1^{ère} édition 1927].

WARNER, W. Lloyd

1963 *Yankee City*, New Haven, Yale University Press. [version abrégée de volumes publiés entre 1947 et 1959]

WILLIAMS, Melvin D.

1974 *Community in a Black Pentecostal Church*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.

WILLMOTT, Donald E.

1960 *The Chinese of Semarang. A Changing Minority Community in Indonesia*, Ithaca (New York), Cornell University Press.

WILSON, Godfrey

1941-42 *An Essay on the Economics of Detribalization in Northern Rhodesia*, Livingstone, Rhodes-Livingstone Institute, Rhodes Livingstone Papers : n° 5, Part I, n° 6, Part II.

WIRTH, Louis

1938 « Urbanism as a Way of Life », *American Journal of Sociology*, 44 : 3-24. [traduction « Le phénomène urbain comme mode de vie », in Grafmeyer, Y. & Joseph, I. (eds.), *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Editions du Champ Urbain, 1979 : 251-78]

WOLF, Eric R.

1966 « Kinship, Friendship, and Patron-Client Relations in Complex Societies », in Banton, M. (ed.), *The Social Anthropology of Complex Societies*, Londres, Tavistock Publications.

YOUNG, Michael & WILLMOTT, Peter

1957 *Family and Kinship in East London*, Harmondsworth, Penguin Books.